

# VIE DE TITUS.

SUETONE

**1806**

Publié par Ernest et Paul Fièvre, Août 2017

# VIE DE TITUS.

SUETONE

1803



## **VIE DE TITUS.**

### **I.**

#### **Naissance de Titus.**

Titus, qui s'appelait Vespasien comme son père, fut l'amour et les délices du genre humain: tant il sut se concilier la bienveillance universelle, ou par son caractère, ou par son adresse, ou par son bonheur.

Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que ce prince, adoré sur le trône, fut en butte au blâme public, et même à la haine, étant simple particulier et pendant le règne de son père.

Il naquit le troisième jour avant les calendes de janvier, l'année devenue célèbre par la mort de Caius, dans une petite chambre obscure qui faisait partie d'une chétive maison attendant au Septizonium.

Ce réduit n'a pas changé, et on le montre encore.

### **II.**

#### **Son intimité avec Britannicus. Il rend de grands honneurs à sa mémoire.**

Élevé à la cour avec Britannicus, il eut la même éducation et les mêmes maîtres.

On assure qu'à cette époque, Narcisse, affranchi de Claude, avait fait venir un devin pour tirer l'horoscope de Britannicus par l'inspection des traits du visage, et que le devin avait constamment affirmé que jamais ce jeune régnerait, mais que Titus, qui était alors auprès de lui, serait certainement élevé à l'empire.

Titus et Britannicus étaient si intimement unis, qu'on croit que le premier goûta le breuvage dont le second mourut, et qu'il en fut longtemps et dangereusement malade.

Plein de ces souvenirs, quand il fut empereur, Titus lui érigea une statue d'or dans son palais, et lui consacra une statue équestre en ivoire, que l'on promène encore aujourd'hui dans les cérémonies du cirque.

### **III.**

#### **Ses qualités et ses talents.**

Les qualités du corps et de l'esprit brillèrent en lui dès son enfance, et se développèrent à mesure qu'il avança en âge.

Il avait une belle figure qui réunissait la grâce et la majesté ; une force remarquable, quoiqu'il ne fût pas de haute taille et qu'il eût le ventre un peu gros; une mémoire extraordinaire, et une disposition à tous les arts civils et militaires ; beaucoup d'habileté à manier les armes et le cheval; une connaissance parfaite de la langue grecque et de la langue latine; une facilité extrême pour l'éloquence.

Quant à la musique, la poésie et même l'improvisation, il en connaissait assez pour chanter avec méthode et jouer avec goût.

Je tiens de plusieurs personnes qu'il écrivait si vite, qu'il s'amusait à lutter avec ses secrétaires, et qu'il savait si bien contrefaire toutes les écritures, qu'il disait souvent qu'il aurait pu devenir un excellent faussaire.

### **IV.**

#### **Son mérite militaire. Ses mariages. Ses exploits en Judée.**

Il servit, comme tribun militaire, en Germanie et en Bretagne, avec autant de talent et d'éclat que de modestie, ainsi que le prouvent la quantité de statues qu'on lui éleva dans ces deux provinces, et les inscriptions qu'elles portent.

Après ses campagnes, il suivit les tribunaux avec plus de distinction que d'assiduité.

Vers le même temps, il épousa Arrecina Tertulla, fille d'un chevalier romain qui avait été préfet du prétoire, et, après sa mort, Marcia Furnilla, d'une naissance illustre, dont il se sépara après en avoir eu une fille.

Au sortir de la questure, placé à la tête d'une légion, il se rendit maître de Tarichées et de Gamala, les plus fortes places de Judée.

Il eut un cheval tué sous lui dans un combat, et monta celui d'un ennemi qu'il venait de renverser.

**V.**

**Il prend Jérusalem et est proclamé "imperator" par ses soldats, qui ne veulent plus se séparer de lui. On le soupçonne de vouloir se créer un empire en Orient. Son retour précipité à Rome auprès de son père.**

Lorsque Galba parvint à l'empire, Titus fut envoyé pour le féliciter, et, sur son passage, il attira tous les regards, comme si l'on croyait que l'empereur le faisait venir pour l'adopter.

Mais, dès qu'il eut appris que de nouvelles séditions venaient d'éclater, il retourna sur ses pas, et consulta l'oracle de Vénus à Paphos sur le succès de sa traversée.

L'oracle lui promit le commandement.

En effet, il ne tarda pas à en être investi, et il resta en Judée pour achever de la soumettre.

Au dernier assaut de Jérusalem, il tua de douze coups de flèches douze défenseurs de la place, et la prit le jour de la naissance de sa fille.

La joie et l'enthousiasme des soldats furent tels, que, dans leurs félicitations, ils le saluèrent "imperator".

Bientôt après, quand il quitta la province, ils employèrent tour à tour les prières et les menaces pour le retenir, le conjurant de rester ou de les emmener.

Ces démonstrations firent soupçonner qu'il voulait abandonner son père, et se créer un empire en Orient.

Il confirma ces soupçons lorsqu'il vint à Alexandrie, et qu'en consacrant à Memphis le boeuf Apis, il mit le diadème sur sa tête.

C'était une antique cérémonie de la religion égyptienne ; mais on l'accompagna d'interprétations malveillantes.

Titus se hâta donc de revenir en Italie.

Il aborda à Régium, puis à Pouzzoles sur un bâtiment de transport ; ensuite il accourut rapidement à Rome, et, voyant son père surpris de son arrivée, il lui dit, comme pour confondre les bruits qu'on avait hasardés sur son compte: "Me voici, mon père, me voici."

## **VI.**

### **Il partage le pouvoir avec Vespasien. Sa cruauté. Sa mauvaise réputation.**

Depuis lors il ne cessa point d'être l'associé, et, en quelque sorte, le tuteur de l'empire.

Il triompha avec son père, et fut censeur avec lui.

Il fut aussi son collègue dans l'exercice de la puissance tribunicienne et dans sept consulats.

Il prenait sur lui le soin de toutes les affaires de Vespasien.

Il dictait des lettres en son nom, rédigeait des édits, et lisait des discours au sénat à la place du questeur.

Il se chargea aussi de la préfecture du prétoire qui, jusque-là n'avait jamais été administrée que par un chevalier romain.

Dans cette place il montra un peu trop de rigueur et de violence.

Au camp et dans les spectacles, il apostait des affidés qui demandaient, pour ainsi dire, au nom de tous, le supplice de ceux qui lui étaient suspects, et il les faisait exécuter sur-le-champ, entre autres Aulus Caecina, personnage consulaire, qu'il avait invité à souper, et qui, à peine sorti de la salle à manger, fut percé de coups.

Il est vrai que le danger était pressant.

Titus avait découvert le plan signé de sa main d'une conspiration militaire.

Cette conduite le mit en sûreté pour l'avenir ; mais elle le rendit fort odieux pour le moment.

On citerait peu de princes parvenus au trône avec une réputation plus défavorable et une plus grande impopularité.



## **VII.**

### **Son intempérance. Sa rapacité. Sur le trône, il remplace par des vertus tous ses vices. Ses spectacles.**

Outre sa cruauté, on redoutait son intempérance ; car il prolongeait ses orgies jusqu'au milieu de la nuit avec les plus déréglés de ses compagnons.

On craignait aussi son penchant à la débauche, en le voyant entouré d'une foule de mignons et d'eunuques, et éperdument épris de Bérénice, à laquelle, disait-on, il avait promis le mariage.

On l'accusait aussi de rapacité, parce qu'on savait que, dans les affaires de la juridiction de son père, il marchandait et vendait la justice à prix d'argent.

Enfin on croyait et l'on disait ouvertement que ce serait un autre Néron.

Mais cette réputation tourna à son avantage, et ce fut précisément ce qui lui valut les plus grandes louanges, lorsqu'on s'aperçut qu'au lieu de s'abandonner à ses vices, il montrait les plus hautes vertus.

Ses festins étaient agréables, mais sans profusion.

Il choisit des amis d'un tel mérite que ses successeurs les conservèrent pour eux comme les meilleurs soutiens de l'État.

Il renvoya Bérénice malgré lui et malgré elle.

Il cessa de favoriser de ses libéralités quelques-uns de ses plus chers favoris.

Quoiqu'ils fussent si habiles danseurs qu'ils brillèrent dans la suite sur la scène, il ne voulut plus même les voir en public.

Il ne fit jamais aucun tort à qui que ce fût, respecta toujours le bien d'autrui, et refusa même les souscriptions autorisées par l'usage.

Cependant il ne le céda à personne en munificence.

Après avoir inauguré l'amphithéâtre et construit promptement des thermes autour de cet édifice, il y donna un splendide et riche spectacle.

Il fit représenter aussi une bataille navale dans l'ancienne naumachie ; il y ajouta des gladiateurs, et cinq mille bêtes de toute espèce combattirent le même jour.

## VIII.

### **Sa bonté. Sa déférence pour le peuple. Son règne est troublé par de grandes calamités, qui sont pour lui l'occasion de nouveaux bienfaits. Ses règlements sévères contre les délateurs.**

D'un caractère très bienveillant, il dérogea à la coutume de ses prédécesseurs, qui, suivant les principes de Tibère, regardaient tous les dons faits avant eux comme nuls, s'ils ne les avaient eux-mêmes conservés aux mêmes possesseurs. Il les ratifia tous par un seul édit, et repoussa toute sollicitation individuelle.

À l'égard des autres grâces qu'on lui demandait, il avait pour maxime constante de ne renvoyer personne sans espérance.

Je dirai plus : quand les gens de sa maison lui remontraient qu'il promettait plus qu'il ne pouvait tenir, il répondait que personne ne devait se retirer mécontent de l'entretien du prince.

Un soir, après son souper, s'étant souvenu qu'il n'avait accordé aucune grâce pendant le cours de la journée, il prononça ce mot si mémorable et si digne d'éloge : "Mes amis, j'ai perdu ma journée".

En toute occasion, il traitait le peuple avec tant de bonté qu'ayant annoncé un spectacle de gladiateurs, il déclara qu'il le donnerait au gré des assistants, et non au sien.

En effet, non seulement il ne refusa rien de ce que les spectateurs voulurent, mais il les exhortait même à manifester leurs vœux.

Il affectait une préférence pour les gladiateurs thraces, et souvent, en plaisantant avec le peuple, il les applaudissait de la voix et du geste, toutefois sans compromettre ni sa dignité ni la justice.

Pour paraître encore plus populaire, il admit quelquefois le public dans les thermes où il se baignait.

Son règne fut attristé par quelques désastres, tels qu'une éruption de Vésuve dans la Campanie, un incendie dans Rome qui dura trois jours et trois nuits, et une peste comme on n'en avait jamais vu.

Dans ces déplorables circonstances, il ne se borna pas à montrer la sollicitude d'un prince, il déploya toute la tendresse d'un père, consolant tour à tour les peuples par ses édits, et les secourant par ses bienfaits.

Il tira au sort, parmi les consulaires, des curateurs chargés de soulager les maux de la Campanie.

Il employa à la reconstruction des villes ruinées les biens de ceux qui avaient péri dans l'éruption du Vésuve, sans laisser d'héritiers.

Après l'incendie de Rome, il déclara qu'il prenait sur lui toutes les pertes publiques, et consacra les ornements de ses palais à rebâtir et à décorer les temples.

Pour accélérer les travaux, il en chargea un grand nombre de chevaliers.

Il prodigua aux malades tous les secours divins et humains, recourant à tous les genres de remèdes et de sacrifices pour les guérir ou adoucir leurs maux.

Parmi les fléaux de l'époque, on comptait les délateurs et les suborneurs, reste impur de l'ancienne anarchie.

Il ordonna qu'ils fussent fouettés et fustigés au milieu du Forum, et qu'après leur avoir fait traverser l'amphithéâtre, les uns fussent exposés et vendus comme esclaves, et les autres transportés dans les îles les plus sauvages.

Afin d'arrêter à jamais ceux qui oseraient les imiter, il défendit, entre autres règlements, de poursuivre le même fait en vertu de plusieurs lois, et d'inquiéter la mémoire des morts au-delà d'un certain nombre d'années.

### IX.

#### **Sa générosité envers ses ennemis. Sa bonté inépuisable à l'égard de son frère Domitien.**

Il déclara qu'il n'acceptait le souverain pontificat qu'afin de conserver toujours ses mains pures.

Il tint parole; car, depuis ce moment, il ne fut ni l'auteur, ni le complice de la mort de personne.

Ce n'est pas que les occasions de vengeance lui manquassent, mais il jurait qu'il périrait plutôt que de perdre qui que ce fût.

Deux patriciens furent convaincus d'aspirer à l'empire.

Il se contenta de les avertir, en leur disant que le trône était un présent du Sort, et que s'ils désiraient quelque chose d'ailleurs, il le leur accorderait.

Il dépêcha aussitôt ses courriers à la mère de l'un d'eux qui était éloignée, pour la tirer d'inquiétude, et lui assurer que son fils se portait bien.

Non seulement il invita les deux conjurés à souper avec lui, mais le lendemain il les plaça exprès à côté de lui dans un spectacle de gladiateurs ; et, lorsqu'on lui présenta les armes des combattants, il les leur remit pour les examiner.

On ajoute qu'ayant pris connaissance de leur horoscope, il leur annonça que tous deux étaient menacés d'un péril, mais pour une époque incertaine, et que ce péril ne viendrait pas de lui; ce que

l'événement confirma.

Quant à son frère Domitien qui lui tendait sans cesse des embûches, qui cherchait presque ouvertement à soulever les armées et à s'enfuir de la cour, il ne put se résoudre ni à le faire périr, ni à s'en séparer, et il ne le traita pas avec moins de considération qu'auparavant.

Il continua, comme dès le premier jour, à le proclamer son collègue et son successeur à l'empire.

Quelquefois même en particulier il le conjurait, en répandant des pleurs, de vouloir enfin payer son attachement de retour.

## **X.**

### **Sa mort. Il ne se reproche qu'une action, restée inconnue.**

C'est au milieu de ces soins qu'il mourut pour le malheur de l'humanité plutôt que pour le sien.

Au sortir d'un spectacle où il avait versé beaucoup de larmes en présence du peuple, il partit un peu triste pour le pays des Sabins, parce que, ayant voulu offrir un sacrifice, la victime s'était enfuie, et la foudre avait grondé par un ciel serein.

À sa première halte, la fièvre le prit.

Il continua à voyager en litière, et, en ayant tiré les rideaux, leva, dit-on, les yeux au ciel, et se plaignit beaucoup que la vie lui fût injustement enlevée, ajoutant qu'il n'avait qu'une seule action à se reprocher.

Il ne dit point quelle était cette action, et il n'est pas aisé de le deviner.

Quelques-uns croient qu'il faisait allusion à des rapports intimes avec la femme de son frère.

Mais Domitia jura solennellement qu'il n'en était rien, elle qui, loin de nier ces relations, si elles eussent été réelles, s'en serait même vantée, comme elle s'empressait de le faire pour toutes ses turpitudes.

## **XI.**

### **Il est pleuré de tout le monde.**

Il mourut dans la même villa que son père, le jour des ides de septembre, dans la quarante et unième année de son âge, après deux ans, deux mois et vingt jours de règne.

La nouvelle de sa mort répandit un deuil universel, comme si chacun avait perdu un membre de sa propre famille.

Avant d'être convoqué par un édit, le sénat accourut.

Les portes de la curie étaient encore fermées.

Il les fit ouvrir, et accorda au prince mort plus d'éloges et d'actions de grâces qu'il ne lui en avait jamais prodigué de son vivant.

**FIN**



## PRESENTATION des éditions du THEÂTRE CLASSIQUE

Les éditions s'appuient sur les éditions originales disponibles et le lien vers la source électronique est signalée. Les variantes sont mentionnées dans de rares cas.

Pour faciliter, la lecture et la recherche d'occurrences de mots, l'orthographe a été modernisée. Ainsi, entre autres, les 'y' en fin de mots sont remplacés par des 'i', les graphies des verbes conjugués ou à l'infinitif en 'oître' est transformé en 'aître' quand la la graphie moderne l'impose. Il se peut, en conséquence, que certaines rimes des textes en vers ne semblent pas rimer. Les mots 'encor' et 'avecque' sont conservés avec leur graphie ancienne quand le nombre de syllabes des vers peut en être altéré. Les caractères majuscules accentués sont marqués.

La ponctuation est la plupart du temps conservée à l'exception des fins de répliques se terminant par une virgule ou un point-virgule, ainsi que quand la compréhension est sérieusement remise en cause. Une note l'indique dans les cas les plus significatifs.

Des notes explicitent les sens vieillis ou perdus de mots ou expressions, les noms de personnes et de lieux avec des définitions et notices issues des dictionnaires comme - principalement - le Dictionnaire Universel Antoine Furetière (1701) [F], le Dictionnaire de Richelet [R], mais aussi Dictionnaire Historique de l'Ancien Langage Français de La Curne de Saint Palaye (1875) [SP], le dictionnaire Universel Français et Latin de Trévoux (1707-1771) [T], le dictionnaire Trésor de langue française tant ancienne que moderne de Jean Nicot (1606) [N], le Dictionnaire etymologique de la langue française par M. Ménage ; éd. par A. F. Jault (1750), Le Dictionnaire des arts et des sciences de M. D. C. de l'Académie française (Thomas Corneille) [TC], le Dictionnaire critique de la langue française par M. l'abbé Feraud [FC], le dictionnaire de l'Académie Française [AC] suivi de l'année de son édition, le dictionnaire d'Emile Littré [L], pour les lieux et les personnes le Dictionnaire universel d'Histoire et de Géographie de M.N. Bouillet (1878) [B] ou le Dictionnaire Biographique des tous les hommes morts ou vivants de Michaud (1807) [M].